



La philosophie du son

Roberto Casati, Jérôme Dokic

► **To cite this version:**

| Roberto Casati, Jérôme Dokic. La philosophie du son. Chapter 5: Milieux, 1994. <ijn_00000521>

HAL Id: ijn_00000521

https://jeannicod.ccsd.cnrs.fr/ijn_00000521

Submitted on 30 Jul 2004

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

5. LES MILIEUX ET L'INFORMATION

5.1. *La nature des milieux.*

La notion de flux d'information s'apparente aux concepts de causalité et de milieu. La transmission de l'information est un processus causal, et ce processus peut être considéré en deux sens : soit comme *étant* le milieu lui-même qui environne l'objet, soit comme *s'effectuant* dans ce milieu. Cette ambiguïté nécessite un éclaircissement. Il existe des définitions philosophiques de la notion d'information, mais la catégorie des milieux n'a été abordée que sporadiquement dans la littérature. Dans le reste du chapitre, nous proposons un certain nombre de thèses liées à cette dernière notion.

La notion de milieu a un statut philosophique curieux. Premièrement, les milieux sont souvent des matières, mais il n'y a pas un *genre naturel* correspondant au concept de milieu; deuxièmement, les milieux constituent une classe d'entités *sui generis* mais il ne semble pas y avoir de *catégorie* de milieu; troisièmement, cette classe est transcatégoriale, pouvant inclure à la fois des matières ou des processus (la propagation de la lumière, par exemple, est un milieu de la transmission d'informations concernant la forme et la structure des objets). Le fait qu'une entité est un milieu seulement eu égard à une certaine classe d'interactions causales nous fait rapprocher les milieux, d'un certain point de vue, des propriétés dispositionnelles : les dispositions aussi sont souvent définies par rapport à des interactions causales, et sont relatives aux contextes dans lesquels ces interactions ont lieu normalement (l'eau a la disposition d'entrer en ébullition à 100 °C seulement dans des

conditions de pression particulières, c'est-à-dire, à 1 atmosphère; si la pression diminue, l'eau perd la disposition d'entrer en ébullition à 100 °C et acquiert celle d'entrer en ébullition à une température plus basse). De la même façon, les matières ne sont des milieux que par rapport à certaines interactions causales : dans notre exemple, l'air est un milieu de la transmission du son, alors qu'il est un obstacle potentiel à la transmission de la lumière.

Une distinction entre le milieu comme matière et le milieu comme processus paraît s'imposer. Dans les deux cas, il semble qu'un trait commun puisse être envisagé : la relative *transparence causale*. Les milieux sont des véhicules pour la causalité mais (ou peut-être *parce que*) les interactions causales qu'ils sous-tendent ne les affectent que marginalement (et elles ne les affectent que dans la mesure où ils doivent subir une modification afin de transmettre la causalité). Si le milieu de transmission d'un son était sensiblement affecté par les ondes sonores, il dissiperait l'information qu'il est censé transmettre, et deviendrait opaque au son.

5.2. *La transparence cognitive.*

Cette transparence causale est un genre dont la transparence *cognitive* ou perceptive des milieux est une espèce. Ainsi, comme nous l'avons remarqué, la lumière n'est pas vue, et les ondes sonores dans le milieu ne sont pas entendues.

D'autres caractéristiques importantes des milieux émergent si nous considérons un cas particulier de milieu perceptif : le bâton des aveugles. (Descartes, dans *L'homme*, 1963 : 427, étudie dans le détail l'analogie entre la vision et le toucher en se servant d'un exemple similaire.) On peut essayer d'en faire l'expérience soi-même en explorant par tâtonnement des objets, les yeux fermés, à l'aide d'un crayon. Certaines propriétés des objets sont saisies avec une grande facilité : certains détails de la forme, tels que des petits trous, la consistance, la

texture superficielle. Il se présente aussi un curieux déplacement ou extension du sujet tâtonnant, qui parvient à inclure aussi la *pointe* du crayon. En ce sens le crayon, entre la main et la pointe, devient transparent au toucher. (Une spéculation : peut-être la même chose vaut-elle du corps considéré comme un milieu pour l'esprit : le corps est cognitivement transparent par rapport à la perception sensorielle, et il est dans une certaine mesure volitivement transparent par rapport à l'action.)

La transparence est un phénomène qui se présente sous deux variétés principales : dans un cas, on a une transparence absolue du milieu — c'est la transparence par excellence, et nous employons le prédicat «transparent» surtout en ce sens. Dans l'autre cas, on a une transparence plus faible du milieu, qui devient cognitivement accessible, et ne se soustrait pas à la représentation perceptive (voir plus loin la section 8.2 sur la transparence sonore). Si vous regardez un paysage à travers une vitre rouge, vous voyez à la fois le paysage, avec ses couleurs, et le milieu, la vitre, à la couleur de laquelle vous attribuez la variation chromatique d'une partie de votre champ visuel. De même, si vous posez une lentille sur une feuille écrite, vous voyez à la fois l'écriture, et vous attribuez à la lentille l'agrandissement d'une partie de l'objet.

Voici apparemment un principe psychologique général : les milieux *perdent* leur transparence lorsque l'objet ne peut pas se charger de la variation (perceptive) que nous devrions lui imputer si nous ne voulions pas renoncer à la transparence du milieu. Nous ne tolérons pas qu'une partie du paysage devienne, sans aucune raison, rouge; nous ne tolérons pas non plus que l'écriture sur la page change de dimension sans raison particulière; dans ces conditions, nous «préférons» voir une altération des conditions environnantes : nous voyons la vitre rouge, nous voyons la lentille.

↳ avons l'impression de voir

Comme les milieux ne sont perçus que lorsqu'ils perdent leur transparence cognitive, il suit du principe ci-dessus qu'ils

ne sont perçus que dans des conditions défavorables à la perception normale des objets. La perception s'oriente normalement vers les objets, et la forme normale de la perception d'un milieu (lorsque le milieu est représenté dans le contenu de la perception) est celle de la perception d'un obstacle partiel à la perception d'un objet. Dans d'autres cas, cependant, la transparence perceptive du milieu s'impose et nous ne pouvons pas nous empêcher d'attribuer au moins une partie des variations pertinentes à l'objet perçu à travers le milieu. Par exemple, une pierre perçue au fond d'une rivière est certainement perçue comme à travers un milieu aquatique, mais nous pouvons avoir de la peine à nous défaire de l'impression que la pierre subit des déformations plastiques au gré du mouvement de l'eau.

de la tradition φ

Les données sensorielles peuvent être considérées comme une sorte de milieu perceptif; suivant le corollaire du principe introduit à l'instant, il est analytique qu'elles soient cognitivement transparentes. L'analyticité de la transparence des données sensorielles est philosophiquement intéressante, car beaucoup de philosophes voudraient nier l'existence des données sensorielles sur des bases phénoménologiques ou cognitives au sens large (« nous ne percevons pas des données sensorielles, mais seulement des objets matériels! », affirme-t-on avec force) : il n'en est rien, car si les données sensorielles existent, il fait partie de leur essence de ne pas être cognitivement accessibles (dans la vision normale), et il s'ensuit qu'il n'y a pas de phénoménologie des données sensorielles dans la vision normale. Ainsi Moore (1925 : 25) affirme que la sensation de bleu est « diaphane »; Shoemaker (1990 : 113) ajoute que « si on essaie de l'observer introspectivement [la sensation de bleu], on voit à travers elle, et on voit seulement le bleu ». En revanche, il est possible que dans certaines conditions, les données sensorielles soient cognitivement accessibles et qu'elles perdent ainsi leur transparence, comme dans le cas des images consécutives. En outre, lorsque vous plissez les yeux, le compte rendu phénoménologique de votre perception

devrait faire appel ici à une vision à travers l'écran des yeux (vous avez l'impression que vos yeux font obstacle à la perception claire et distincte de la scène; ou bien vous avez l'impression qu'il y a un obstacle à cette perception claire et distincte, et que cet obstacle se situe très près de vos yeux ou même dans vos yeux).

Pour la vision, le milieu environnant naturel est constitué par la lumière. Le psychologue Gibson avait présenté correctement le rôle de la lumière lorsqu'il décrivait le processus perceptif comme une extraction d'information à partir de la lumière environnante — plus précisément, à partir de cette partie de la lumière environnante qui constitue un faisceau optique de rayons dirigés vers l'œil de l'observateur.

Pour le son, la notion de milieu reçoit une double interprétation. D'un côté l'air (ou la matière dans laquelle l'objet résonnant et l'écouteur sont tous deux plongés) constitue un milieu pour la transmission des ondes ayant leur origine dans l'objet; de l'autre, les trains d'ondes — des processus — véhiculent l'information sonore proprement dite (relative aux vibrations dans l'objet résonnant).